

Boris Vian, en avant la chanson

Un coffret réunissant 100 titres de l'auteur et chanteur au verbe virevoltant, porté par une dizaine d'interprètes, est réédité pour les 60 ans de sa disparition

MUSIQUE

Et Vian, revivra Vian ! Depuis 2017, des photos de sa face blafarde en lame de couteau sont diffusées virtuellement sur le Net, pour ressembler avec le visage d'un président de la République né dix-huit ans après sa mort. Ce qui a valu à l'étrange jeune homme un étrange honneur posthume, sa trentième publiée en vis-à-vis de celle d'Emmanuel Macron dans le magazine people *Closer*. Comme un absurde teaser du double anniversaire qui se profile : les 60 ans de la disparition de Boris Vian, dont le cœur aussi généreux que fragile ne résista pas, le 23 juin 1959, dans un cinéma des Champs-Élysées, à l'adaptation de *J'ai cru croquer sur vos tombes*; Patrick Vian, son fils, et Nicole Bertot, responsable de la Coérite Boris Vian et mandataire de l'œuvre, ont préféré tout de même privilégier une date rapprochée et moins triste : le centenaire de sa naissance (30 mars 1920).

Biennal, l'hommage a été inauguré dès novembre 2018 par la réédition augmentée d'un précieux coffret devenu introuvable publié en 1965 par le producteur Jacques Canetti, patron du Théâtre des Trois Baudets. Soit le verbe virevoltant ou grave de Vian porté par une dizaine d'interprètes parmi lesquels lui-même et deux débutants dans le monde de la chanson, Serge Reggiani et Jacques Higelin. Alors que la postérité a surtout retenu du génial ingénieur le romancier – avec en tête de gondole *L'Écume des jours*, porté à l'écran par Michel Gondry en 2013 –, cette livraison permet de (re) découvrir un des paroliers français de l'après-guerre les plus doués. La lecture de sa prose se suffit à elle-même, sans doute parce que la forme, chanson ou poème, reste indéterminée.

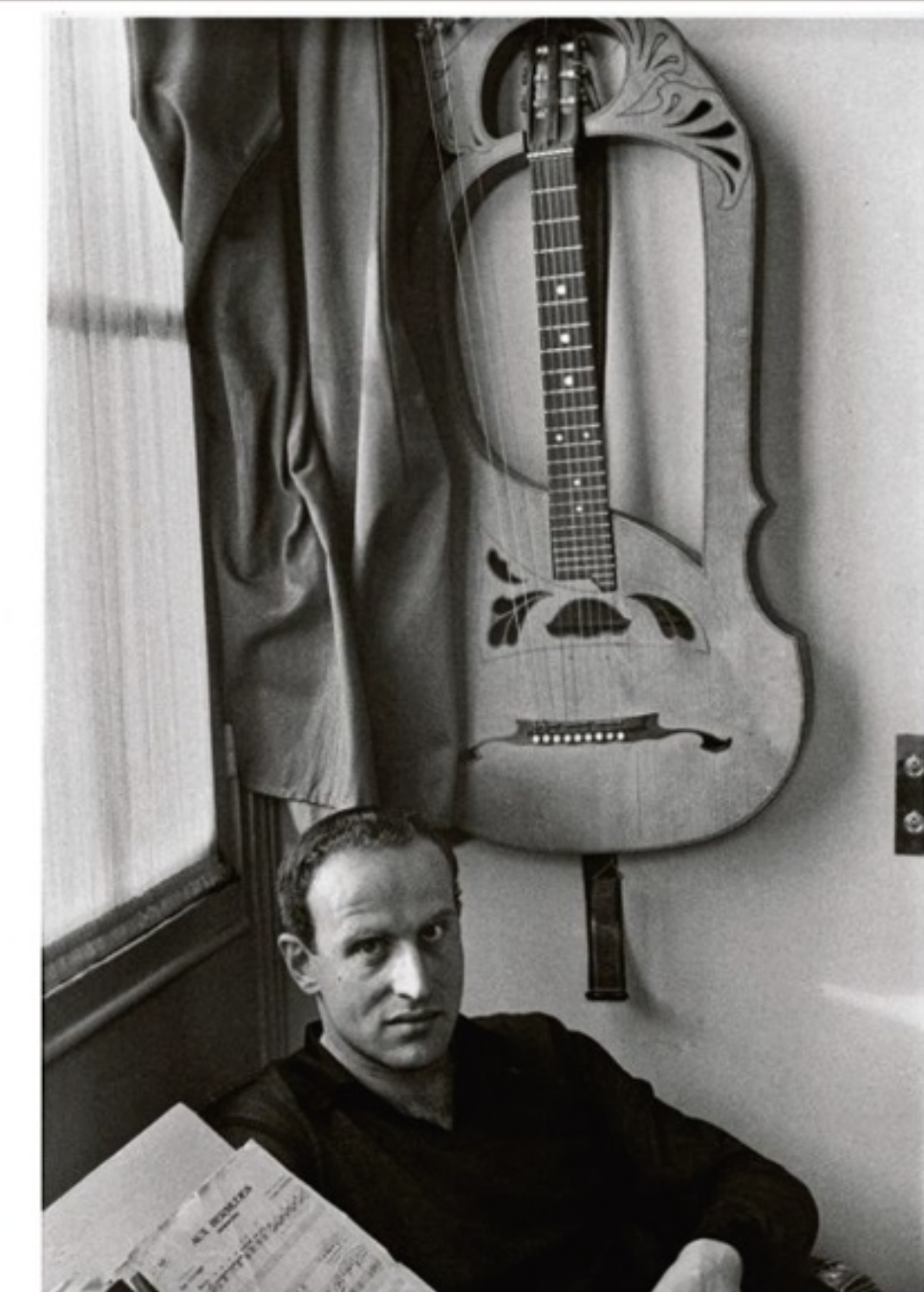
C'est que René Grynberg, qui sait que son temps sur Terre est compté, a des choses à dire : *Le Déserteur*, pour citer la plus célèbre et controversée, n'est qu'une parmi les quelque 600 chansons (dont environ 150 adaptations, notamment de Trenet et Weill) qu'il a laissées. Cette pléthorique production advient après une renouveau à la littérature consécutive à l'insuccès d'une œuvre que Gallimard – qui l'a fait entrer

à La Pléiade en 2010 – néglige. Avec sa verve et sa fantaisie libertaires, Vian deviendra un auteur culte au cours d'une décennie, les années 1960, au seuil de laquelle sa vie s'arrête.

Avant Michel Houellebecq, il offre aussi l'exemple rarissime d'un écrivain se risquant à l'épreuve de la scène et de l'enregistrement. « Il fait ses débuts d'interprète aux Trois Baudets en janvier 1955, car personne ne veut chanter ses chansons, rappelle François Canetti, qui gère l'héritage phonographique de son père et a dirigé la réédition de ce coffret. Je lui vu petite fille, il était très grand dans son costume Mao et occupait en taille tout l'espace réduit du théâtre. On n'était pas dans la séduction : il chantait dans un style minimaliste, et un malaise s'est installé. »

Comme vocaliste, Vian laisse à désirer, mais son manque de souffle et sa justesse approximative inaugurent en quelque sorte cette manière très française de « déchanter ». Il est d'ailleurs le premier à le reconnaître, comme l'atteste un document exhumé dans le livret, la présentation de l'artiste (rédigée par ses soins) qui illustre la speakerie des Trois Baudets : « Certains spectateurs, le président Coty, par exemple, diront peut-être en voyant Vian pour la première fois aux Trois Baudets : comment ! Mais hier encore, il ne chantait pas ! Qu'ils se rassurent ; aujourd'hui non plus. »

Présence raide sur scène L'apparition de cette présence raide sur la scène du boulevard de Clichy aura une conséquence majeure pour la chanson : l'abandon de la peinture par Serge Gainsbourg. « Il chantait des trucs terribles, des choses qui méritent d'être marquées à vie (...), affirmera l'auteur du *Poignonneur des Lilas*, un texte dans la manière de Vian, dans la revue *L'Arc* en 1984. C'est parce que je lui ai entendu que je me suis décidé à tenter de faire quelque chose dans cet art méseuré. » « Art méseuré », déjà brocardé en 1958 par Vian dans l'hilarant essai *En avant la zébrure... et par ici les gros sous*. Cette même année, l'ainé fait l'éloge dans *Le Ganard enchaîné* du premier 25 cm de Gainsbourg. En retour, celui-ci mettra en musique *Quand j'avais du vent dans mon crâne*, chanté par Reggiani en 1966.



Boris Vian devant une guitare lyle, en 1956, à Paris. WLO/ICOM/ARND BRONKHORST

Vian et Jacques Canetti ont fait connaissance en 1953 dans l'ascenseur de la Salle Pleyel. L'amour de la note bleue les fédère aussitôt, ainsi qu'une commune aversion pour le traditionaliste Hugues Panassié, cofondateur de la revue *Jazz Hot* à laquelle Vian collabore. Le premier 78-tours présentant une chanson de l'écrivain sera *C'est le be-bop*, interprété par son copain Henri Salvador, éloge du furieux courant ternaï qui a brouillé les angles et les modèmes.

Le dandy n'en a pas moins le moral dans les chaussettes (à clous) avec l'échec de *L'Armée-écrou*, son ultime roman. Quatre ans plus tôt, le zozou qui s'époumonait dans les caves de Saint-Germain-des-Prés a dû en outre renoncer à la trompette pour raison de santé. Il aime la vie à en mourir, qui ne lui fait aucun cadeau. La chanson, qui ne représentait qu'une parmi ses multiples activités, prend alors le pas. En 1954, le membre de la Sacem dépose une soixantaine de titres, plus que tout ce qu'il a produit précédemment.

La rencontre de deux musiciens a fortement contribué à cette conversion. En juin, la chanteuse Renée Lebas a présenté à Vian son planète Jimmy Walter, association qui offrira trois titres classiques, *J'ai un zozou*, *On n'est pas là pour se faire engueuler* et *Les*

Joyeux Bouchers de La Villette. Puis Vian croise la route de celui qui deviendra son pianiste et orchestrateur, Alain Goraguer (futur complice de Gainsbourg). Ils signeront *La Complainte du progrès* (une dénonciation intemporelle de la société de consommation, de ses biens inutiles qui ne laissent pas de place aux sentiments), *La Juvé des bombes atomiques* et *Je bois*. Après le supplice de la scène, dix chansons « possibles et impossibles » sont gravées par l'écrivain. Le 33-tours s'écoulera à moins de 500 exemplaires... On n'y reprendra plus Vian, qui s'occupe ensuite du catalogue jazz de Philips à la demande de Canetti.

Le paratexte entre littérature et chanson est frappant, dans la maélédiction : un succès de scandale, puis l'indifférence. *J'ai cru croquer sur vos tombes*, ce pastiche de roman noir américain signé Vernon Sullivan en 1946, interditi trois ans plus tard sous l'acharnement d'un « Cartel d'action sociale et morale », succède donc *Le Déserteur*, ce « tube » (mot que Vian a forgé) clandestin créé en 1954 quelques jours après la chute de Dien-Bien Phu. Encore Mouloudji, son premier interprète, a-t-il pactifié la fin originelle, plus violente qu'une punchline de gansta rap : « Si vous ne pouvez pas prendre vos gendarmes, que je prendrai une arme et que je suis sûr. »

« Un temps viendra où les chiens auront besoin de leur queue et tous les publics des chansons de Boris Vian »

GEORGES BRASSENS

Le reste aura longtemps indifférent, même après la parution, grâce à une souscription, du coffret Canetti. C'est que cet homme multiple est insaisissable. Reggiani s'empare de sa notoriété (*La vie c'est comme une dent, que tu es impatiente la mort*); Higelin de ce qui le rapproche du fou chantant Trenet (*Dans mon lit, je rêve*); Mouloudji ou Philippe Clay des thèmes sociaux; le potache revient à Salvador et Magali Noël, l'un pour les premiers rockers roll (moqueurs) jamais enregistrés en langue française, l'autre pour des « rocks torrides », dont le fameux *Fais-moi mal Johnny*, inscrit lui aussi sur liste noire radiophonique. Qu'un programmeur se risque à le diffuser aujourd'hui, indignation et metoo assurée. Mais le même Vian met en garde la gent féminine avec *Ne vous*

mariez pas les filles : « Quand ils sont beaux, ils sont idiots, quand ils sont vieux, ils sont agresseurs/ Quand ils sont grands, ils sont jaloux/ Quand ils sont petits, ils sont méchants. »

« Un temps viendra où les chiens auront besoin de leur queue et tous les publics des chansons de Boris Vian », avait prophétisé Brassens. On s'étonne ainsi que les vegans n'aient pas choisi *Les Joyeux Bouchers* comme hymne – « C'est le tango des bouchers de La Villette/C'est le tango des tueurs des abattoirs/Venez cueillir la fraise et l'amour/En boire du sang avant qu'il soit tout noir. » Nicole Bertot note que les chansons de Vian ont « pris plus de place dans son œuvre à partir des années 1990 grâce aux rééditions », et voyant aussi retentir « de l'ouverture d'esprit des jeunes qui écoutent de la musique avec le multimédia ». Un nouveau publiciste par l'irrévérence du pataphysicien et son apollinisme dirigé contre toute forme d'institution. « Ils ne veulent pas de mes livres, ils ont les chansons, c'est toujours de l'écriture », avait menacé Vian devant sa femme, Ursula Kibler. Ils eurent les deux, mon général. ■

BRUNO LESPIRET

Boris Vian 100 chansons, 1 coffret de 6 vinyles et 4 CD, Productions Jacques Canetti.

Deux années d'anniversaire

Avec pour logo « trompette » soufflant *On n'est pas là pour se faire engueuler* et Mathias Maldeu, chanteur du groupe rock Dionysos en parain, le centenaire de la naissance de Boris Vian annonce déjà une quarantaine d'événements pour 2020, année du centenaire de la naissance de Pérorale, dans des lieux qui vont du festival Jazz à La Villette au café littéraire et restaurant Les Deux Magots. Certains débute dès 2019 pour les soixante ans de sa disparition, comme *L'Écume des jours, révisite virtuelle* et sonore, spectacle de la compagnie Underground Sugar, ou l'album consacré aux chansons de Vian, accompagné d'une tournée, du groupe Debut sur le zinc. L'hommage touchera toutes les disciplines, à l'image des interventions de ce touche-à-tout. A commencer évidemment par le secteur du livre, avec des rééditions, des bandes dessinées (chez Glénat et Futuropolis) et, surtout, la publication chez Fayard d'un manuscrit inachevé et inédit sous la direction de l'Oulipo.